L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 22 MARS 1894. 67me Année

Voitures et Harnais, Voitures d'enfants Bicycles,
R. P. RANDALL,
54 & 56 Baronne.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 22 MARS 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Voulues et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Macon, Denis & Kernaghan—Portions de terre et terrains de valeur dans le Sixième District.

Par le Shérif, aux Nos 123 et 125 rue du Canal—Grande vente en bloc du contenu de deux grands magasins.

La France Coloniale.

Un des traits les plus caractéristiques de la politique de la France, depuis qu'elle s'est constituée en république, c'est le mouvement colonial qui a pris en une quinzaine d'années un développement prodigieux. C'est son œuvre la plus glorieuse; elle est véritablement grandiose, et à peu près unique dans l'histoire de ce peuple. Il s'était fait de belles choses sous Louis XIV, en Amérique; mais l'imbécilité et la lâcheté de Louis XV avaient tout gâté, et l'inconcevable maladresse de Napoléon, en tout ce qui concerne la marine et les colonies, malgré tout son génie, avait achevé de tout perdre.

Il faut savoir beaucoup de gré à la restauration d'avoir fait la conquête de l'Algérie. C'était sans doute la suite d'un incident imprévu; mais il était temps que l'on reconvrât quelque colonie; la France n'en possédait plus une seule. Il faut remercier Louis Philippe et même le second Empire d'avoir affermi cette conquête, d'en avoir fait une partie intégrante de la patrie.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de l'œuvre de la République? Elle a à son actif l'acquisition de trois Empires coloniaux nouveaux: le premier à l'Est de l'Algérie dont il est en quelque sorte une annexe; nous voulons parler de la Tunisie—le second, situé sur les côtes occidentales de l'Afrique, s'avançant jusqu'au centre du continent et remontant au Nord, vers la Méditerranée, pour arriver à se relier un jour à l'Algérie; le tout ensemble, reconstituant peu à peu, presqu'en vue des côtes méridionales de la mère-patrie, un second Canada français et une seconde Louisiane française, égalant en vastitude les anciennes possessions perdues du Nouveau Monde. Le troisième empire colonial dont il s'agit s'étend sur les plages méridionales de l'Asie, au sud de l'Inde Anglaise, et fait de la France une des trois grandes puissances européennes appelées à dicter des lois à l'extrême Orient et à le civiliser.

Avons-nous tort de dire que cette œuvre est grandiose? Jamais la monarchie n'en avait tant fait, à aucune époque, en si peu de temps, avec si peu de peine, avec si peu de dépenses en hommes et en argent. Du jour au lendemain, pour ainsi dire, en moins de quinze ans, toutes les fautes des deux derniers siècles ont été réparées. La France est redevenue une grande puissance coloniale, une des deux plus grandes du monde moderne. Elle ne le cède, sous ce rapport, qu'à la Grande Bretagne sur les possessions de laquelle, comme elle le dit avec un juste orgueil, le soleil ne se couche jamais, mais dont les conquêtes sont l'œuvre lente, persévérante et, parfois cruelle, de plusieurs siècles.

Ah! ce magnifique travail ne s'est pas accompli sans luttes à soutenir, sans obstacles à franchir, sans oppositions dondoudes, non seulement à l'extérieur où la France devait rencontrer des adversaires naturels, tels que l'Angleterre qui croit que le globe est sa propriété, tels que l'Italie qui regardait la Tunisie comme son bien, sa chose; mais à l'intérieur où, semble-t-il, le gouvernement se devait trouver, dans sa patriotique entreprise, que des partisans zélés, des soutiens puissants.

Qui ne sait que le principal instrument de cet admirable mouvement colonial y a laissé, pour prix de ses généreux efforts, non seulement la popularité dont il jouissait, et qui lui était nécessaire pour accomplir son œuvre, mais sa vie même dont la France avait le plus grand besoin.

Personne n'a jamais été, dans un parlement, plus abreuvé d'outrages que Jules Ferry. Il a dû quitter le pouvoir et il est tombé avec une dignité à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage; il a dû, pendant plusieurs années, sortir de la vie politique, se taire dans la plus profonde retraite. Ce n'est pas à nous, qui avons partagé un instant le préjugé général contre lui et contre sa politique, qu'il appartient de jeter la pierre à ses persécuteurs. Nous ne craignons pas de nous frapper la poitrine en disant tout haut que Jules Ferry avait raison.

Il avait, nous devons le dire, toutes les apparences contre lui. Il avait trouvé dans ses entreprises un approbateur chez M. de Bismarck. Il n'en fallait pas davantage pour déchaîner contre lui toute la meute des politiciens d'extrême droite et d'extrême gauche.

Eh bien, ici, comme en 1871, le soi-disant grand politique Bismarck se trompait. Il s'était trompé en 1871, par haine pour la France, en laissant vivre la République, pensant que comme Saturne, elle dévorerait ses enfants. Elle n'a rien dévoré du tout et elle est aujourd'hui plus stable, plus forte que jamais, au grand désespoir du Chancelier de fer qui doit se mordre les pouces d'avoir fait une pareille sottise. Il s'est trompé également en approuvant les entreprises coloniales de J. Ferry, s'imaginant que la France en éparpillant ses forces, à droite et à gauche, en Afrique et en Asie, s'affaiblirait en Europe, et qu'il serait alors plus facile d'en venir à bout. Jamais politicien, même de quatrième étage, n'a fait un aussi mauvais calcul. La France s'est conquis de vastes colonies et s'est fait par-dessus le marché un allié puissant en Asie, dans la personne du Czar. Ses colonies sont devenues si considérables, qu'il lui faut un ministère spécial pour les administrer convenablement. Le Cabinet vient d'enlever ce ministère haut la main, par l'intervention hardie, énergique du président du Conseil, M. Casimir Perrier.

Au point de vue des possessions et des influences lointaines, la République n'a commis qu'une seule faute, depuis qu'elle existe, c'est dans la question d'Egypte. Elle a laissé, en effet, l'Angleterre s'installer en maîtresse dans ces parages. La responsabilité en retombe plus sur le Parlement que sur le Ministère. Le Parlement s'en aperçoit aujourd'hui; il s'en repent. Aussi a-t-il cédé à la volonté bien nettement exprimée du Président du Conseil, et nous l'en félicitons. La faute commise a eu de cruelles conséquences; il ne faut plus qu'elle se renouvelle.

La Salsepareille d'Ayer est justement ce qu'il vous faut comme médecine de printemps. Supérieure à toute autre.

LA CHAMBRE DES LORDS.

L'antique Constitution anglaise est battue en brèche et celui qui a tiré le premier coup de canon sur la vieille citadelle est M. Gladstone, hier encore premier Ministre de la Reine.

Avant de quitter le pouvoir, à cause de son grand âge et de ses infirmités, le célèbre homme d'Etat jette à sa patrie, comme le testament de sa vie politique, ce cri: "Sus à la Chambre des lords."

Arrivé à ce point de l'existence où l'ambition cesse, parce que la foi dans le lendemain n'existe plus, M. Gladstone ne se préoccupe évidemment que du jugement de l'histoire et de l'intérêt de son pays. Il dit ce qu'il croit la vérité, ce que lui dictent ses réflexions et les enseignements de sa longue carrière.

Après avoir été mêlé à tant de choses, après avoir pétri de sa main tant d'événements, "le vieux grand homme", comme l'appellent ses concitoyens, proclame qu'il ne doit exister dans l'Etat aucune puissance maîtresse de s'opposer à la volonté nationale formulée par l'intermédiaire des élus du peuple.

C'était jadis un axiome, grâce à la prudence des lords qui cédaient à temps, avant d'avoir irrité l'opinion publique, que la Chambre des communes pouvait tout, "sauf changer une femme en homme et un homme en femme".

Mais, dans ces temps derniers, les nobles pairs ont jugé que la marée démocratique montait trop vite et qu'il y avait urgence à élever des digues. Ils se sont mis en travers de toutes les réformes votées par les députés.

Actuellement la Chambre des lords est formée de deux éléments distincts, le clergé et la noblesse.

Elle a encore beaucoup de vitalité parce que l'âme anglaise est religieuse, ce qui donne aux ecclésiastiques une auréole.

Lorsque le fameux agitateur Bradlaugh, mort depuis, fut élu pour la première fois à la Chambre des communes, il refusa de prêter sur la Bible le serment habituel, sous prétexte qu'il ne croyait pas aux livres saints.

Cela fut pour lui l'origine d'une persécution qui dura quelques années; on ne voulait pas le laisser siéger; on l'expulsait de force de son banc quand il avait réussi à entrer dans la salle des séances; et il fut même traduit souvent devant la Justice qui le condamna à des amendes énormes.

Ses amis lui demandaient pourquoi il se créait de si graves ennuis, à propos d'une formalité qui n'avait aucune importance à ses yeux, puisqu'il était libre-penseur.

"Si je n'étais pas en Angleterre, répondit-il, je dirais comme vous: et je n'aurais jamais soulevé cet incident, mais ici, depuis Cromwell, on ne remue les esprits qu'en parlant de la Bible."

En dehors de l'influence religieuse, la Chambre des lords est vivifiée par le recrutement incessant de tous les hommes qui se signalent.

Dès qu'une supériorité s'est affirmée, la Reine l'affuble d'un titre; et c'est ainsi qu'elle jeta un manteau de pair sur les épaules de M. Disraëli, fait lord Beaconsfield, et de sir Evelyn Baring, l'agent anglais en Egypte, devenu lord Cromer.

Cette absorption des fils éminents de la démocratie dans le sein de la noblesse a eu pour résultat évident d'affaiblir le parti libéral; et un des mérites de M. Gladstone a été de refuser toujours de se prêter à cette comédie.

Rien n'a tonnifié plus profondément l'aristocratie française, même avant la proclamation de la République, que le dédain des titres manifesté par des hommes d'Etat tout-puissants.

Sous le règne de Louis Philippe, M. Guizot et M. Thiers n'ont jamais voulu être bombardés comtes; et il en fut de même de M. Rouher pendant le second Empire. Ils tenaient à garder, au sommet des grandeurs politiques, le nom plébéien qu'ils avaient trouvé dans leurs berceaux.

La noblesse anglaise a, du reste, été toujours beaucoup plus habile que celle de France. Elle n'eût jamais consenti à se laisser domestiquer dans les antichambres royales de Louis XIV.

Cela tient, il est vrai, aux conditions différentes dans lesquelles se trouvaient les aristocraties des deux nations.

En France, par suite des immenses possessions territoriales des grands seigneurs féodaux, la monarchie, menacée par ses vassaux, fit alliance avec les Communes. L'argent fit le noble.

En Angleterre, au contraire, Guillaume le Conquérant, instruit par ce qu'il avait vu chez les Français, morcela la propriété en la distribuant aux chefs de l'armée avec laquelle il venait de vaincre.

Il ne resta pas des domaines assez vastes pour que les maîtres devinssent géants en face de la couronne.

La conséquence fut un rapprochement entre le peuple et les seigneurs pour lutter contre les empiétements du monarque. Lorsque la tête de Charles Stuart tomba sur le billot, il y avait des nobles dans le parti régicide.

Aussi le titre de lord a-t-il encore un grand prestige de l'autre côté de la Manche.

Il faut avoir vécu à Londres pour comprendre le ton avec lequel une femme du peuple vous dit sur le passage d'une duchesse: "C'est une lady."

Le plus humble bourgeois lit avec un intérêt passionné, dans les journaux, le récit d'une fête donnée chez un grand seigneur. Il n'ira jamais, il ne connaît personnellement aucun des invités, et il en suit la liste d'un regard ardent.

Byron a raconté qu'il était encore enfant et au collège quand la mort successive d'un oncle et du fils de cet oncle fit de lui inopinément un lord.

Rien n'égala sa surprise, en constatant le changement de ton de ses maîtres et de ses condisciples. Tout le monde se mit à lui parler avec respect.

L'illustre écrivain, qui n'avait pas les superstitions nationales, n'était point encore revenu d'un étonnement un peu dédaigneux vingt ans après.

L'Angleterre, de son côté, a attendu que son grand poète fut mort pour accepter sa gloire. Il la choquait sans cesse, tant qu'il vécut, par l'indépendance de ses idées.

Les lords spirituels sont au nombre de trente, vingt-six pris parmi les évêques d'Angleterre et d'Ecosse et quatre appartenant à l'épiscopat irlandais.

D'après la Constitution, le fils aîné d'un lord le devient de droit à la mort de son père; l'hérédité a lieu par ordre de primogéniture, de mâle en mâle.

Toutefois certaines pairies, à défaut d'un fils, se transmettent par la fille aînée. Celui qu'elle épouse peut, avec l'autorisation royale, entrer à la Chambre des lords.

La Reine a le droit de nommer autant de pairs anglais qu'elle le veut. C'est même le moyen dont se sont servis souvent des Ministres pour déplacer la majorité dans la Chambre haute. Ils faisaient une fournée.

Mais la souveraine n'est pas autorisée à créer de nouveaux pairs écossais; et il faut que trois pairies irlandaises se soient éteintes pour qu'elle puisse faire un lord irlandais.

Les lords ne sont admis à prendre séance qu'à l'âge de vingt et un ans. Comme leur droit est personnel et non délégué, ils peuvent voter par procuration et mettre un nombre de suffrages illimité. Le duc de Wellington, à un moment donné, était muni de vingt-sept procurations et disposait de vingt-sept bulletins.

La Chambre des lords a le privilège de juger ses membres, qui ont droit à une procédure spéciale quand ils sont cités comme témoins devant un tribunal.

Les lords ne peuvent pas être mis en prison pour dettes, et comme d'un autre côté leurs fortunes consistent d'ordinaire en majorats inaccessibles, le résultat est que leurs créanciers sont souvent frustrés.

De tout cela, il résulte que l'institution de la Chambre des lords est incompatible avec l'esprit moderne et qu'elle subira inévitablement des modifications profondes.

L'idée d'une Chambre héréditaire révolte les hommes qui croient à la toute-puissance de la volonté nationale. Elle est même plus difficile à accepter que le principe dynastique; car si le souverain constitutionnel règne par droit de naissance, il ne gouverne pas personnellement.

M. Gladstone a donné un premier coup de cloche, qui aura un long retentissement, et dont le bruit résonne comme le glas des privilèges de la pairie.

Pour qu'une Chambre haute subsiste, même en Angleterre, il faudra au moins qu'elle soit élective. Aucune caste ne gardera le moyen d'arrêter la marche de la nation qui veut aller en avant pour accomplir ses destinées.

LA PREMIÈRE FOUILLE AURIFÈRE EN CALIFORNIE.

Lorsque le 2 février 1848, à la suite d'une guerre avec les Etats Unis, le Mexique avait dû céder à la République américaine par le traité de Guadeloupe-Hidalgo le territoire de la Haute-Californie qui borde l'Océan Pacifique, il ne se doutait pas de l'immensité des trésors qu'il recélait, et nul n'eût pu soupçonner que des quelques luttes qu'on était en train de bâtir à l'embouchure du Sacramento allait bientôt surgir comme par enchantement la ville de San-Francisco.

Un nommé Sutter, suisse d'origine, ancien soldat de la garde de Charles X et naturalisé Américain, était venu neuf ans auparavant fonder sur les bords du Sacramento une sorte de petite colonie où il s'était livré avec succès à l'élevage du bétail et au commerce des fourrures, y avait bâti un petit fort et avait pris parti dans la guerre contre les Mexicains. Un de ses ouvriers, nommé Marshall, charpentier et mécanicien, fut chargé par lui de construire une scierie mécanique sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville de Coloma, et fit pour cela détourner le cours d'un petit ruisseau par les Indiens. Or un jour un coup de pioche dans le lit desséché du ruisseau amena à la surface un caillou d'un rouge brun dont le poids, la dureté et la couleur rappelèrent à Marshall des pépites d'or qu'il avait vues autrefois en Géorgie. Il s'assura que ce n'était pas du cuivre puisqu'un contact du vinaigre il ne verdissait pas, et très surexcité, continua ses recherches et en réunit en peu de temps un certain nombre, tous de petites dimensions. Ses camarades qui d'abord s'étaient moqués de lui, mais qu'intrigués aussi l'expérience du vinaigre, ramassèrent eux mêmes ceux qu'ils rencontraient aux cours de leurs travaux, et l'un d'eux Bennett ayant dû se rendre à San-Francisco, on lui confia les cailloux avec mission de rechercher s'il ne rencontrerait pas parmi les rares baleiniers qui en fréquentaient la baie, ou les trois ou 400 habitants qui y étaient établis, quelqu'un qui pût le renseigner. Il y trouva un matelot nommé Humphrey, ancien mineur de Georgie, qui lui affirma que c'était bien de l'or et offrit de retourner sur les lieux avec lui, sans pouvoir d'ailleurs décider aucun de ses compagnons à les suivre.

Ils partirent donc seuls, et arrivèrent le 7 mars à la scierie, et sur le champ commencèrent à fouiller le lit du ruisseau à l'aide de pelles, pioches et plats d'étain; encouragés par le succès, ils entreprirent bientôt de construire un appareil grossier propre à séparer l'or de la terre lavée et entraînée par l'eau; leurs allures mystérieuses éveillèrent l'attention de leurs camarades qui se mirent aussi à la recherche des pépites, et y renoncèrent d'abord sur les ordres formels de Sutter qui était parfaitement inrédule, mais quand on apprit que Bernett avait trouvé acheteur à San Francisco moyennant 20 francs, puis 40, puis 60 l'once (le seizième d'une livre), la fièvre de l'or se déclara, il n'y eut plus moyen de retenir personne, elle gagna l'Amérique, elle gagna l'Europe, et tout ce qu'il y avait dans le monde d'aventuriers entreprenants se rua vers San Francisco; rien que dans les neuf premiers mois de 1849 cinq cent quarante neuf navires à voiles y amenèrent 35,000 passagers et 3,000 matelots qui tous désertèrent pour courir aux placers, c'est ainsi qu'on appelait les gisements où se trouve l'or entraîné ou déposé dans les sables par les alluvions des eaux, par opposition aux mines où on le cherche bientôt et où il s'est formé, sans qu'on ait jamais pu, du moins à notre connaissance, déterminer les lois qui président à sa formation.

L'HOMME BLANC.

On écrit de Saint Gaudens au *Messager de Toulouse*:

Depuis quelques jours, l'arrondissement de Saint Gaudens est hanté par une apparition étrange. On se perd en conjectures sur ce que peut bien être un homme de haute stature, habillé de blanc, qui, pendant la nuit, se présente tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. On l'a vu à Saint-Gaudens, à Villeneuve de Rivière, à Labroquère, à Saint-Bertrand, dans beaucoup d'autres endroits encore. Il passe sans rien dire. Interrogé, il ne répond pas. On ne le rencontre nulle part pendant le jour. L'imagination populaire est surexcitée. Trois jeunes filles de Saint Gaudens, se retirant le soir, furent accostées par l'*homme blanc*. Il les accompagna sans rien dire. Elles-mêmes, mettes d'épouvante, quittèrent le chemin et entrèrent dans la première maison qui se rencontra. A peine eurent-ils franchi le seuil, que la fille qui s'était trouvée à côté de l'*homme blanc* tomba raide.

A Villeneuve-de-Rivière, un jeune homme robuste et du caractère le plus décidé s'était vanté de faire passer un mauvais quart d'heure au personnage mystérieux, s'il venait à le rencontrer. Or, le soir, il le rencontra dans un sentier solitaire et chercha vainement à le saisir.

Ce jeune homme, rentré chez lui, mourut deux jours après!

Une de ces dernières nuits, deux jeunes gens de Labroquère aperçurent à quelques pas d'eux l'*homme blanc*, dans une prairie voisine du village. Ils allèrent chercher dans leur maison une fourche de fer et s'élancèrent avec résolution à la poursuite du géant. Il se retira devant eux et franchit une haie. Ils la franchirent à sa suite; mais ils furent arrêtés par une seconde haie très touffue et très élevée, que le géant avait franchie, et ils perdirent la piste de l'*homme blanc*. Il est à croire que, durant le jour, il se cache dans la profondeur des forêts ou dans quelque gîte inconnu.

Encore une fois, qui peut donc bien être cet *homme blanc*? Il est difficile d'admettre qu'il ne soit qu'un fantôme de l'imagination. Nous avons peut-être affaire à quelque sinistre farceur, qui exploite ce qui reste de la crédulité populaire à l'endroit des loups-garous, des revenants et des sorciers. Illusion ou réalité, fable ou histoire, cela accuse dans notre population un singulier état d'esprit.

MORT DU CARDINAL THOMAS.

S. Em. le cardinal Thomas, archevêque de Rouen, est mort le 10 mars, à huit heures, d'une congestion pulmonaire, à la suite d'une courte maladie.

Né à Paray-le-Monial, le 19 mai 1826, Mgr Thomas avait été nommé évêque de La Rochelle en 1867, et archevêque de Rouen en 1883.

Sa promotion au cardinalat datait du 19 janvier 1893.

M. Gladstone a refusé le pairie que lui offrait la reine d'Angleterre à l'occasion de l'abandon définitif de son poste ministériel.

Aussi bien, pendant toute sa longue carrière, le grand *old man* a toujours décliné tout titre nobiliaire et toute décoration.

La raison peu connue de cette abstention presque farouche est que l'illustre homme d'Etat appartient en qualité de doyen ou de *frère aîné* à une association britannique religieuse, dite *Maison de la Trinité*, dont les membres ont pris l'engagement solennel de refuser toute dignité, cordon, ruban ou jarretière honorifiques.

LADIES
Needing a tonic, or children who want building up, should take
BROWN'S IRON BITTERS.
It is pleasant to take, cures Malaria, Indigestion, Biliousness and Ailver Complaints.

Cette *extrême lassitude qu'on ressent* indique l'impureté du sang. La Salsepareille d'Ayer le purifie et fortifie le système.

LE MARIAGE DE DON CARLOS.

Le duc de Madrid a adressé à M. le comte Urbain de Maillé de La Tour Landry la dépêche suivante:

Paris de Sichrow, 9 heures 50.

J'ai le bonheur de vous annoncer mes fiançailles avec S. A. S. la princesse Marie-Berthe de Rohan, ma cousine.

CARLOS.

Cette nouvelle ne surprenait pas le comte de Maillé de La Tour Landry. Il avait été prévenu par lettre de l'événement qui se préparait, et il n'attendait plus qu'un ordre pour la livrer à la publicité.

Ce document fait connaître les circonstances dans lesquelles s'est préparée cette alliance. Voici donc la lettre du comte Melgar, secrétaire de Don Carlos.

Sichrow Bezirk Turnau, Bohême, 28 février 1894.

Mon cher comte,

Je vous écris d'un petit coin de la France enfoui au fond de la Bohême, du château des princes de Rohan, rebâti et meublé, il y a quelques années, par le prince Camille, dans le goût des vieux châteaux bretons.

Et je vous écris pour vous annoncer, quelle nouvelle inattendue!.... le mariage du Roi avec S. A. S. la princesse Marie Berthe de Rohan.

Un Bourbon, le chef et l'aîné des Bourbons, épousant une Rohan, l'héritière d'un des noms les plus français qui soient sur la terre!

Le Roi a demandé la main de la princesse à son frère le prince Alain, chef de nom et d'armes des Rohan, et, depuis, le Roi est installé comme fiancé, dans le château de Sichrow, résidence de la princesse Marie-Berthe, du prince Alain et de sa femme, née princesse Auesperg.

Avant de lancer la nouvelle officiellement, le Roi tient à en informer ses parents les plus proches et ses amis les plus dévoués.

C'est à ce titre que je vous écris, par son ordre. Vous êtes le premier Français auquel Sa Majesté communique l'heureux événement.

Lorsque le moment arrivera de publier la nouvelle, le Roi vous enverra directement un télégramme.

Vous, en particulier, mon cher comte, vous devez être bien content de voir se resserrer encore davantage les liens qui vous attachent au Roi, puisque les Rohan sont alliés à votre famille, et j'ai vu ici même, dans ce château, qu'Alain IX épousa, au quinzième siècle, Perrenelle de Maillé.

Le mariage aura probablement lieu dans le courant du mois de mai.

C'est l'auguste mère du Roi, d'accord avec Mme la duchesse de Bragance, qui a fait faire les démarches nécessaires; et le Roi s'est rencontré en Bavière, à Nemrberg, avec S. A. S. la princesse Marie-Berthe, accompagnée de sa tante, Mme la princesse de Lowenstein, belle-mère de S. M. Don Miguel de Portugal.

LL. AA. RR. les Infante Don Alfonso et Doña Maria de Las Nieves, partagent les sentiments de leur sainte mère pour la princesse de Rohan, approuvent vivement le choix de Sa Majesté.

A notre passage à Vienne, en venant ici, le Roi a rencontré son auguste gendre, S. A. S. et R. l'archiduc Léopold Salvator, qui connaît personnellement la princesse et qui est heureux aussi de cet événement.

Deux des Infantes, augustes filles du Roi, connaissent également et admirent beaucoup la princesse Marie-Berthe, qui entre dans une famille royale sous les meilleurs auspices.

La princesse joint, à la suprême distinction de sa race, la beauté, la grâce et une bonté angélique.

Bien des choses affectueuses du Roi, et croyez-moi toujours votre bien reconnaissant et dévoué.

Signé: MELGAR.

Titine et Adèle débinent une petite camarade.

—Et n'là une qu'a rénssi! Elle s'est mise dans ses meubles.

—Parbleu! Une punaise!

UNE TOUX DÉCHIRANTE
Guérie par le Pectoral-Cerise d'Ayer. Mme. P. D. HALL, 217 Genesee st., Lockport, N. Y., dit:—
"Il y a plus de trente ans, je me rappelle avoir entendu mon père décrire les effets merveilleux du Pectoral-Cerise d'Ayer. Pendant une récente attaque de grippe, qui prit le caractère de catarrhe, inflammation des poumons accompagné d'une toux aggravante, j'ai fait usage de divers remèdes et ordonnances. Tandis que quelques-unes de ces médecines soulageaient partiellement la toux pendant le jour, aucune d'elles ne produisait d'effet au moment où, essayant de me coucher le soir, j'étais saisie de cette action spasmodique des poumons. Après une douzaine de nuits pareilles j'étais

Presque au désespoir,

et sur le point de passer la nuit dans ma chaise longue pour me procurer le sommeil que je pouvais de cette manière. C'est alors que je me rappelai avoir une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer. Je pris une cuillerée à bouche de cette préparation dans un peu d'eau et je pus alors me coucher sans tousser. En quelques moments je m'endormis, et ne me réveillai que le lendemain matin entièrement rafraîchie et me sentant beaucoup mieux. J'ai pris tous les soirs, pendant huit jours, une cuillerée, puis peu à peu si diminué la dose et en quinze jours ma toux fut guérie."

Pectoral-Cerise d'Ayer,
Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.
Prompt à agir, Sûr de guérir.

ALLIBERT.—Décédée mercredi matin, 21 mars 1894, à 11 heures, à l'âge de 28 ans, 5 mois, 2 jours LOUISE CONSTANCE ALLIBERT, femme de L. Alf. Grass, native de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Grass, Chapon et Joncherray sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 4 heures de l'après midi, de sa dernière résidence, No 205 rue Nord Roman, entre Ursulines et Hôpital.

TO-KALON! TO-KALON!
Ne buvez rien autre chose; mais buvez-le pur. C'est le fameux To-Kalon de
PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT,
129 rue Royale, coin Toulouse.

EUROPE.
En vente, billets d'aller et de retour, pour tous points, sur n'importe quelle ligne de vapeurs, ainsi que traites et mandats.
FRANK J. ORFILA & CIE.,
AGENTS,
19 rue du Camp.
Succursale, coin Bourbon et Toulouse.
L. P. BOUBY, Gérant.
27 sept—1 an.

P. LABAT,
Acquéreur des Caves Bordelaises,
Il a transféré les dites Caves
AU No 234 RUE PRIEUR,
Coin Bayou Road.
Et prévient ses amis, connaissances et le public en général, qu'il est toujours prêt à leur servir comme par le passé, les meilleurs vins et liqueurs à des prix modiques.
6 mars—1 an.

EN DEHORS DU COMPACT!
Lafayette Fire Insurance Company, No 631 Rue Magasins, près de l'Avenue Jackson.
4 mars—1 m dim mar jeudi

BASILE BARES
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, Nlle-Orléans
—SEUL AGENT POUR LES—
PIANOS GAVEAU, DE PARIS
Venant d'être reçu de France des premières maisons, des feutres et autres articles pour la réparation de pianos, à laquelle je donne mon attention personnelle; plus de trente ans d'expérience. Spécialités pour les accords de pianos; ordres de la campagne promptement exécutés.
20 mars—

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Messieurs de 8 a. m. à 11 a. m., tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames.
Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide.
Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p. m. A trois îlets de la rue du Canal.
Nos 102 à 106 RUE CONTI
EUG. GAUPP, Propriétaire. **BAINS**
27 janv—1 an

BOUCHERS.
Important.
—LES BATISSES DU—
People's Slaughter-House & Refrigerating Company,
Sont maintenant en pleine opération, et vous êtes invités à venir les visiter.
D. JACKSON,
21 janv—☞ Président.

Au public.
Nous désirons faire savoir au public en général que notre bâtisse comprenant le Réfrigérateur est maintenant en pleine opération, et nous serions heureux que vous viniez n'importe quel jour pour y voir travailler. Notre bâtisse ayant été érigée strictement conforme aux plans approuvés par le **Bureau de santé**, c'est une garantie positive que tous les animaux abattus ici sont parfaits sous tous les rapports.
Nous vous prions instamment de demander à votre boucher de la viande d'animaux tués à notre abattoir, car nous sommes persuadés que vous la trouverez supérieure à toute autre jamais offerte au public.
D. JACKSON,
Président du People's Slaughter House and Refrigerator Company, Limited.
21 janv—☞

1-5-8
Réfléchissez! Cela ne coûte qu'un cent et un cent-huitième de cent par jour étant 36 pour 365 jours.
Faites-le prendre immédiatement, autrement vous arriverez trop tard.

Le Directory de la Ville
De la Nouvelle-Orléans pour 1894, de
SOARDS.
Revenant plus de changements qu'il y en a eu depuis vingt ans, ce qui fait que les anciens directories deviennent inutiles et que le nouveau devient indispensable.
Vu des décès survenus et des détroquants parmi nos souscripteurs, ce directory étant une publication de souscriptions exclusivement, il n'y a qu'un nombre limité en vente.
C'est une aide de valeur et sauve avec le temps de l'argent, etc.
City Directory, prix.....$6 00
Business Directory, prix. 1 00
Mappe de la Ville, Litographiée, 3 couleurs..... 50
Chacun de ces ouvrages mentionnés ci-dessus envoyé par express ou par la mail dans toutes les parties des Etats Unis sur l'envoi du prix.
L. SOARDS, Editeur,
5 Commercial Place, Coin Camp.
6 mars—

PIANOS PLEYEL.
Venant d'arriver de Paris. Venez les voir et entendre leur admirable son.
PLUS BEAU QUE JAMAIS.
L. GRUNEWALD & CO. L'td,
No 127 rue du Canal.
Agent pour tout le Sud
24 janv—1an

THE LEON QUEYROUZE
Commission Co. Limited,
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
69 et 71 RUE TCHOUPITOULAS

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 8, Avenue Victoria

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os, précient ou arrête les défauts de croissance, empêche la diarrhée si fréquente chez les enfants.*
Paris, 8, Avenue Victoria & Phrie.

CONSTIPATION
guérie par la vraie
POUDRE LAXATIVE DE VICHY du Dr SOULIGOUX
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHrie
Dépôt à la Nlle-Orléans: J. L. LYONS & Cie, 42-44, Camp et toutes Pharmacies.

NOUVEL ETABLISSEMENT
—DE—
Récréation d'Eté et d'Hiver
A la Renaissance des Chênes Verts.
CITY PARK,
En face de l'entrée principale.
RESTAURANT ET BAR.
Repas à la carte.
Vins de choix, liqueurs fines, cigares.
Salon au premier pour familles.
On entreprend des banquets, etc.
F. ALCIATORE, Propriétaire.
1er mars—3m et 6 mar Jeu dim

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me district
Iernov 92—1 an—mer. ven. dim

C. LAZARD & CO, LTD,
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

MALADIES NERVEUSES
Guérison certaine par le
SIROP HENRY MURE
Succès assuré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris
POUR LA GUÉRISON DE
EPILEPSIE, HYSTERIE, HYSTÉRO-EPILEPSIE, DANSE de SAINT-GUY, DIABÈTE SUCRÉ, MALADIES du CERVEAU et de la MOELLE ÉPINIÈRE, CONVULSIONS, VERTIGES, CRISES NERVEUSES, MIGRAINES, INSOMNIE, ÉBLOUISSEMENTS, CONGESTIONS CÉRÉBRALES, SPERMATORRHÉE
Notice très importante envoyée gratis sur demande.
HENRY MURE, *PONT-SAINT-ESPRIT (France)*
DÉPÔT A LA *Nouvelle-Orléans*: J. L. LYONS & Cie, 42-44, Camp.

Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
No 68 rue Royale.
Capital payé.....$500,000 00
Actif, 1er janvier 1894.....969,967 28
Surplus.....156,016 72
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. BOUCHER, OCTAVE LABARRE.
18 janv93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle.....$5,830,329
Pertes réglées à la Nouvelle Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.
JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai—1an 39 RUE CARONDELET.

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127.....RUE DE LA COMMUNE.....127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après-midi.
Intérêts au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS. Y. W. WEISS, Caissier. M. ERNEST CASSARD, Payeur.
16 sept—1an

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.